

STUDIEN DES FRANKREICH-ZENTRUMS  
DER ALBERT-LUDWIGS-UNIVERSITÄT FREIBURG

ÉTUDES DU CENTRE FRANÇAIS  
DE L'UNIVERSITÉ ALBERT LUDWIG DE FRIBOURG

TOME 14

Ursula Bähler (éd.)

Éthique de la philologie  
Ethik der Philologie



BWV • BERLINER  
WISSENSCHAFTS-VERLAG

2006

# Quels arguments pour une éthique en philologie?

*Martin-D. Gleßgen*

## 1. Interrogations

La relation entre les grandes élaborations humaines et leur évaluation en termes de valeurs morales a occupé les hommes depuis les débuts de l'écrit et d'une culture élaborée. Pourtant, nous ne possédons aucune certitude sur cette relation, ni sur sa nature ni même sur son existence propre. Il existe des arguments solides pour supposer une absence totale de liens intrinsèques entre la qualité d'une élaboration et les phénomènes moraux: de nombreux écrivains, artistes ou scientifiques sont connus pour avoir été des personnages égomanes, irresponsables ou criminels, d'autres au contraire des êtres irréprochables et sympathiques. Le fait que le régime nazi a été largement soutenu par des intellectuels et des étudiants a profondément instauré le doute sur la place des valeurs éthiques dans le monde des professionnels du Savoir. Rappelons, comme un exemple parmi tant d'autres, l'argumentation virulente qu'a opposée Hans Peter Duerr à la théorie de Norbert Elias selon laquelle il existerait un « processus de civilisation » qui aurait modéré les instincts violents de l'homme<sup>1</sup>; le traité, aussi étendu (3'500 pages) que polémique, de H.P. Duerr fournit des exemples multiples, notamment dans le domaine de la sexualité, pour nier l'existence d'un tel processus qui impliquerait des valeurs morales<sup>2</sup>. Il est difficile de s'interroger sur la nature particulière d'un lien si l'existence même de ce lien n'est pas assurée.

S'ajoute un problème subsidiaire. Dès le moment où l'on intervient dans ce débat, toute position défendue risque d'être prise pour un aveu person-

---

1 Norbert Elias: *Über den Prozeß der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen*, 2 vol., Bern, Francke, <sup>2</sup>1969 [1939].

2 Hans Peter Duerr: *Der Mythos vom Zivilisationsprozess*, 5 vol., Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1988-2002.

nel: celui qui nie une dimension éthique à l'Art ou aux Sciences pourra être considéré comme un être sans conscience; mais, pire encore, celui qui postule l'existence d'une telle dimension sera traité tour à tour de naïf ou de tartuffe. De telles implications personnelles nuisent à la recherche paisible de la vérité, pour autant que nous admettions qu'une telle recherche soit possible. Sur ce dernier point, l'argumentation est d'ailleurs plus facile: à l'intérieur d'un système axiomatique, comme celui que propose la Science, il est possible de dire le vrai, au moins à partir d'une position individuelle bien définie<sup>3</sup>.

Devant de telles difficultés, le linguiste que je suis se voit dans l'impossibilité de défendre une position dogmatique cohérente: les études sur la question, autant philosophiques que socio-psychologiques, échappent au non-spécialiste et il n'existe aucun consensus développé dans le monde intellectuel auquel il soit possible de se référer. En même temps, tout scientifique, tout écrivain ou artiste dispose d'une interprétation personnelle de la place qu'occupent des paramètres éthiques dans son activité. En l'absence d'une doctrine unanime, j'ai donc tenté de m'interroger sur ma propre vision et je me suis posé la question de savoir quelles lignes interprétatives étaient déterminantes dans la réflexion sur mon activité professionnelle, et quelles convictions profondes j'en avais déduites<sup>4</sup>. Il est clair que je ne peux pas dire en quelle mesure ces convictions déterminent mes choix concrets, même si je souhaite naturellement qu'elles jouent un rôle dans ma pratique intellectuelle.

En dernière instance, je suis convaincu qu'il existe des liens positifs divers entre des considérations éthiques et la pratique professionnelle d'un philologue. Selon moi, il s'agit de liens multiformes, parfois peu apparents et souvent faibles, ce qui expliquerait pourquoi il est si difficile de les identi-

3 Cf., dans notre contexte, Ursula Bähler: «Wahrheit als ein Aussageprozess, für den ich die Verantwortung als ein wahrhaftiges Subjekt übernehme» (U. Bähler: «Philologie als Lebensform». In: *Vox Romanica* 63 (2004), p. 167).

4 Le texte présent respecte la tonalité orale de sa présentation lors du colloque; il intègre néanmoins les apports précieux des différents participants de la discussion, Ursula Bähler, Margot Brink, Jean-Claude Chevalier, Peter Frei, Georges Lüdi, Richard Trachsler et Michel Zink. À côté d'eux, je souhaiterais remercier tout aussi chaleureusement la psychologue Jeannette Schmidt pour ses éclaircissements au sujet de l'expérience Milgram.

Quels arguments pour une éthique en philologie?

fier. Par ailleurs, cette conviction repose sur un système de valeurs bien défini, déterminé par les droits de l'homme et les valeurs démocratiques; elle ne prétend donc nullement être neutre mais dépend de positions aprioriques établies.

L'argumentation sur laquelle repose cette conviction comporte trois volets: une réflexion anthropologique préliminaire (peut-on attribuer, très en amont, un fondement anthropologique à l'éthique? en quelle mesure est-il donc légitime de faire appel à ce concept?), une réflexion portant sur la nature de la Science (y a-t-il des principes éthiques sous-jacents à la pratique scientifique?) et une réflexion plus spécifique sur le domaine de la philologie, entendue comme science textuelle, dans ses divers aspects, éditoriaux, linguistiques et littéraires.

Je souhaiterais exclure de ce discours le domaine des comportements strictement individuels: les qualités humaines profondes d'un chercheur, en tant que telles, peuvent intéresser sa famille et ses amis intimes; mais pour la Science, de même que pour l'enseignement, c'est son rôle institutionnel qui nous importe. Cette distinction me semble capitale, notamment si nous fondons nos réflexions autour de l'éthique sur des données anthropologiques.

## 2. Éléments anthropologiques

La constance des préoccupations d'ordre éthique à travers l'histoire peut nourrir la supposition qu'il existe un fondement anthropologique du sens moral. Il est néanmoins très difficile d'en identifier la nature, les qualités et les limites. Notre expérience quotidienne témoigne de comportements humains les plus divers et d'évaluations axiologiques qui s'y réfèrent. Mais la validité de ces évaluations reste toujours sujette à caution puisqu'il est presque impossible d'identifier les causes précises d'une action donnée, souvent déterminée par des antécédents lointains, des circonstances indéfinissables ou même par le hasard. Distinguer la part anthropologique et la part historique des décisions et des comportements concrets devient alors une tâche vaine.

Parmi les données empiriques que je connais, le cas qui a toujours retenu le plus mon attention fut l'expérience Milgram. Cette expérience en socio-psychologie, bien connue, fut réalisée d'abord par Stanley Milgram à Yale

puis répétée de nombreuses fois, entre 1961 et 1985, dans des pays de cultures très différentes, d'Europe, d'Afrique et du Proche Orient<sup>5</sup>. L'expérience est elle-même très discutée d'un point de vue éthique, ce qui prouve encore combien ce domaine est épineux: Milgram et ses successeurs demandaient à des hommes et des femmes d'administrer des décharges électriques à une tierce personne qui était supposée subir un test d'apprentissage; les charges – naturellement factices – augmentaient en cas de réponses fausses pour atteindre et dépasser des taux létaux.

Cette expérience soulève la question de savoir s'il est possible de tester un sens éthique sans l'enfreindre dans les conditions mêmes du test<sup>6</sup>. Par ailleurs, elle reste aussi très difficile à interpréter: l'observation des sujets d'expérience, devenus pour la circonstance geôliers, bourreaux et assassins, permet-elle véritablement d'étudier le phénomène de l'obéissance comme le voulait son instigateur<sup>7</sup>? Personnellement, j'ai toujours interprété le refus des sujets comme l'indice d'une indépendance de jugement et d'action envers des opinions dominantes dans un contexte donné, donc comme une preuve de sens moral bien ancré et vécu<sup>8</sup>. C'est sans doute une simplification, mais elle me semble légitime.

Ce qui confère une valeur anthropologique à cette expérience, c'est que ses résultats étaient assez identiques dans les différents pays et cultures où elle a été mise en pratique: environ 65% des personnes qui étaient censées augmenter la décharge électrique administrée obéissaient aux ordres qu'elles recevaient en allant jusqu'à des décharges mortelles. Ce taux est resté identique pour les hommes et les femmes, à travers tous les pays et à

5 En dehors des États-Unis, l'Italie (1968), l'Espagne (1980), l'Allemagne (1971), l'Autriche (1985), l'Afrique du Sud (1969), la Jordanie (1977/1978) ainsi que l'Australie (1974), cf. Thomas Blass: «The Milgram Paradigm After 35 Years: Some Things We Now Know About Obedience to Authority». In: *Journal of Applied Social Psychology* 25 (1999), p. 966sq., p. 978.

6 Cf. la justification de Milgram, qui met en avant que les sujets eux-mêmes ont exprimé pour la plupart que l'expérience leur avait été d'un apport positif (83,5%: «I am (very) glad to have been in the experiment», Stanley Milgram: *Obedience to Authority. An Experimental View*, London, Tavistock, 1974, p. 195).

7 Cf. la mise au point dans Michael Baurmann, Anton Leist (ed.), *Milgram und die Täter des Holocaust, Analyse & Kritik, Zeitschrift für Sozialtheorie* 20/1 (1998).

8 Selon la définition de l'éthique, retenue dans le présent volume, comme une attitude qui suppose aussi des actions.

travers le temps: aucune différence significative n'est apparue entre 1961 et 1985, même si pendant ce quart de siècle le monde a connu des évolutions culturelles très profondes<sup>9</sup>; le degré de formation des sujets de l'expérience ou leur âge ne provoquaient pas non plus de variations sensibles. Les 35% de personnes qui refusaient de suivre les ordres correspondent dans mon interprétation à la constante anthropologique des hommes et des femmes capables de s'engager par leur courage dans une voie reconnue comme éthiquement juste, même contre le monde qui les entoure.

Ajoutons que les comportements dans le détail dépendaient largement des conditions de l'expérience: quand la personne supposée torturée se trouvait dans une autre salle, les charges électriques devenaient plus fortes; quand on ne l'entendait pas crier, plus encore; de même quand celui qui dirigeait l'expérience devenait plus autoritaire<sup>10</sup>. Cette observation réduit la part de résistance des individus: seul un dixième des sujets refusaient la collaboration avec les geôliers quelles que soient les circonstances<sup>11</sup>. Ce n'est pas un chiffre très rassurant; il prouve néanmoins l'existence de choix et de décisions individuelles indépendamment du contexte.

L'expérience Milgram fournit donc, malgré les difficultés de son interprétation, des indices en faveur de l'existence, au niveau anthropologique, d'un sens éthique; mais en même temps, l'expérience semble indiquer qu'il s'agit d'un facteur d'une importance relative, sans commune mesure avec les instincts vitaux de base comme le désir de manger, de dormir, de se protéger de la douleur ou la sexualité; enfin, elle souligne que la mise en oeuvre d'une pratique éthique dépend largement des circonstances, même s'il existe des comportements individuels diversifiés.

---

9 Cf. Thomas Blaß, *art. cit.*, pp. 968-971.

10 Stanley Milgram, *op. cit.*

11 Ce chiffre est confirmé par les expériences 15/17 et 18 chez Milgram: dans les premières, celui qui dirigeait l'expérience était contredit par un ou deux autres acteurs, dans la dernière il était soutenu par un partenaire qui administrait concrètement les décharges; comme résultat, dans les premières expériences, 18 des 20 voire 36 des 40 sujets interrompaient l'expérience (*op. cit.*, p. 107, p. 118sq.), alors que dans l'expérience 18, 37 des 40 sujets participaient à l'opération jusqu'à la décharge maximale de 450 volts (*ibid.*, p. 119, p. 121sq.).

Cette interprétation me semble confirmée par d'autres « expériences de la vie »<sup>12</sup>, bien que les exemples probants ne soient pas légion; un autre cas significatif est celui de la seconde exposition des « Verbrechen der Wehrmacht » (2001/2004). Dans l'avant-dernière salle de l'exposition, les auteurs avaient réuni des exemples de comportements différents, voire opposés, dans des circonstances semblables (« Handlungsspielräume »<sup>13</sup>): là encore, certains hommes ont su prendre leurs distances par rapport à des ordres assassins ou des situations contraignantes.

Ce qu'il me paraît pertinent de dégager en premier lieu, c'est l'importance de créer des circonstances sociales favorisant un comportement cohérent du point de vue éthique, afin de permettre aux 90% d'hommes faibles que nous sommes de révéler ce qu'il y a de meilleur en nous.

### 3. Liens implicites entre l'éthique et la Science

En ce qui concerne le deuxième point de comparaison, la philologie, il me semble difficile de supposer une dimension éthique particulière pour une science définie. Le problème se pose d'une manière plus globale pour toutes les disciplines qui participent naturellement à l'éthique de la Science en général. Selon les branches, les règles de détail peuvent varier mais des paramètres comme la véracité, la transparence ou – surtout dans les sciences exactes – la reproductibilité sont indispensables pour que la Science puisse avancer. Chacun de ces paramètres peut faire l'objet d'un débat intense: la « véracité » s'inscrit dans la volonté authentique d'identifier des éléments que l'on peut reconnaître comme « vrais », même si nous avons vu ce que ce concept a de relatif; elle peut se présenter, de manière plus souple, comme un engagement personnel, mettant en relief la bonne foi de l'individu ou la confiance qu'il peut inspirer à son public. La « transparence » n'est pas toujours parfaite dans un raisonnement littéraire ou

12 Pour ce concept, cf. Dieter E. Zimmer: *Experimente des Lebens. Wilde Kinder, Zwillinge, Kibbuzniks und andere aufschlußreiche Wesen*, Zürich, Hoffmanns Verlag, 1989.

13 Cf. *Verbrechen der Wehrmacht. Dimensionen des Vernichtungskrieges 1941-1944*, Hamburger Institut für Sozialforschung (ed.), Ausstellungskatalog, Hamburg, HIS, 2002, pp. 579-627.

Quels arguments pour une éthique en philologie?

philosophique, mais elle peut se retrouver dans l'exigence de rigueur et celle de suivre les principes d'une argumentation cohérente<sup>14</sup>.

Sans mener ce débat à terme, il est évident que toute science comporte, pour une raison purement intrinsèque – la nécessité de pouvoir fonctionner et avancer –, des critères éthiques tangibles. Ces critères doivent être enseignés et faire partie du bagage épistémologique de tout étudiant.

Dans le cas des sciences humaines et plus encore dans celui des sciences historiques, s'ajoute une dimension éthique supplémentaire: ces sciences n'ont aucune utilité en dehors de ce qu'elles apportent à la conscience de la société et de ses membres. Elles ne permettent pas de construire des ponts ou des voitures, ni de garantir notre alimentation; elles peuvent toutefois aider à constituer une équipe de construction harmonieuse et efficace, à ouvrir un débat sur le remplacement des voitures par des vélos ou encore contribuer à la réflexion sur les conditions de production et de distribution des aliments.

Ce sont des sciences qui ont pour finalité la conscience de l'homme par rapport à lui-même et à l'organisation sociale qui l'entoure. Leur raison d'être repose sur l'intérêt que les hommes leur portent, le plaisir qu'elles peuvent procurer et l'utilité qu'elles ont dans la prise de conscience de nos actions. Dans le cas concret de la linguistique et de la littérature, il est important de mesurer l'apport que ces disciplines peuvent fournir non seulement à l'identité des individus, mais aussi à celle des groupes humains ou des nations<sup>15</sup>.

Confrontée à de telles finalités, la dimension éthique prend toute son importance. Cela devient évident, *ex negativo*, dans les époques de nationalisme exacerbé ou de fascisme, lorsque les contenus disciplinaires peuvent être pervertis à des fins politiques. On pense spécialement à l'époque de l'affaire Dreyfus, époque où la France nationaliste faisait reposer son identité sur l'ancienneté de sa langue, unie et standardisée; c'est alors que les éditeurs de textes – autres que Bédier, Paris ou Meyer – n'hésitaient pas à

---

14 Les précisions sont celles proposées par M. Zink lors de la discussion; cf. encore Bähler, *art. cit.*, p. 158sq., 166sq.

15 Gerhard Ernst, Martin-D. Gleßgen, Christian Schmitt, Wolfgang Schweickard, «Romanische Sprachgeschichtsschreibung». In: *ibid.* (ed.), *Romanische Sprachgeschichte. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen und ihrer Erforschung* (HSK), Berlin/New York, Mouton de Gruyter, vol. 1, 2003, art. 1.



moderniser et uniformiser systématiquement les écrits médiévaux pour projeter sur le passé une image linguistique du présent. Tous les fascismes sont riches d'interprétations linguistiques déviantes, comme l'illustrent la politique des toponymes dans le Tyrol du Sud à l'époque de Mussolini, les théories sur le superstrat germanique à l'époque du III<sup>e</sup> Reich ou encore celles des strates prélatines dans la Roumanie de Ceaucescu<sup>16</sup>.

Naturellement, les sciences ont leur logique et leur dynamique propres qui sont détachées des circonstances politiques; une grande part de leur force repose sur cette cohésion interne et – dans certains cas – sur leurs éléments axiomatiques. L'histoire de nos disciplines montre tout autant leurs interactions multiples avec le monde extrascientifique que leur indépendance relative par rapport à celui-ci, laquelle se nourrit, justement, de principes éthiques.

Par ailleurs, l'éthique n'est certainement pas le moteur de l'interrogation scientifique, animée plutôt par la curiosité d'esprit, la volonté de comprendre, l'amour pour la réflexion ou encore, sans doute, l'esprit ludique. Mais elle représente une condition omniprésente, incontournable et nécessaire dans la pratique des sciences. Un travail en sciences humaines qui a l'ambition de s'inscrire dans le temps ne peut pas se permettre des infractions graves à l'éthique scientifique. La philologie n'est pas différente en cela de l'histoire ou des sciences orientales; elle participe en plein aux conditions de toutes les sciences humaines.

---

16 C'est un domaine qui reste curieusement peu étudié; les implications de l'affaire Dreyfus pour les philologues ressortent bien de la correspondance éditée et commentée par Ursula Bähler: *Gaston Paris dreyfusard. Le savant dans la cité*, Paris, Éditions du CNRS (Coll. « Histoire »), 1999/2002; les études imposantes de Frank Rutger Hausmann montrent l'impact du III<sup>e</sup> Reich sur les trajectoires individuelles et disciplinaires, toujours dans le domaine philologique (cf. « *Vom Strudel der Ereignisse verschlungen* »: *deutsche Romanistik im « Dritten Reich »*, Frankfurt am Main, Klostermann, 2000 ou *Dichte, Dichter, tage nicht! die Europäische Schriftsteller-Vereinigung in Weimar 1941-1948*, Frankfurt am Main, Klostermann, 2004); pour un bon aperçu de l'histoire de la toponymie dans le Tyrol du Sud, cf. Johannes Kramer: *Deutsch und Italienisch in Südtirol*, Heidelberg, Winter, 1981; cf. aussi Martin-D. Gleßgen: « Linguistique et politique en romanistique ». In: M.-D. Gleßgen, *Linguistique française et romane. Domaines et méthodes*, en préparation, chap. 4.2.5.

Quels arguments pour une éthique en philologie?

#### 4. La place particulière des sciences philologiques

Le troisième et dernier point de mon raisonnement concerne le domaine plus spécifique de la philologie. Celle-ci pourra nous servir d'exemple pour étudier la place concrète de l'éthique dans l'exercice d'une discipline donnée. La question fondamentale réside à mon avis dans les liens qui s'instaurent entre les conditions de création et les conditions d'utilisation des productions scientifiques.

On pourrait prétendre que tant que les éditions de textes ou les analyses linguistiques ou littéraires sont bonnes – riches, novatrices, bien présentées etc. –, il est sans importance de savoir comment celles-ci sont nées et à quelles fins elles pourraient être utilisées. Mais un tel raisonnement ne tient pas compte de certains principes intrinsèques de la Science, notamment le lien que la recherche entretient avec l'enseignement ainsi que, plus généralement, avec la diffusion et la transmission des savoirs et règles disciplinaires. Ces liens sont souvent évoqués mais leur importance reste malgré tout sous-estimée: couper la production scientifique de sa diffusion et transmission, c'est l'affaiblir dans son essence.

Un exemple: faire des éditions de texte sans enseigner en dehors d'un petit cercle d'initiés comment et pourquoi on les fait revient, dans un certain sens, à couper la philologie du monde pour lequel ces éditions ont été faites. Allons un peu plus loin: réaliser des éditions de texte en exploitant des étudiants ou des collaborateurs, ou encore sans leur montrer quelle relation existe entre ces travaux et le reste du monde, équivaut à couper la philologie du contexte social pour lequel elle existe.

Cela peut sembler exagéré. Mais si nous acceptons que les sciences humaines ont pour vocation de contribuer à une meilleure orientation des hommes dans le monde, elles perdent leur raison d'être si elles renoncent à jouer ce rôle. Certes, les éditions de textes peuvent être de qualité, même si elles sont nées dans des conditions inadmissibles et même si peu de personnes ont une idée des techniques de travail mises en œuvre. Mais alors peuvent-elles vraiment revendiquer une utilité pour la société? Ce raisonnement vaut tout autant pour le comportement des chercheurs dans leur carrière académique: être sérieux, travailleur et correct ne nuit certainement pas à l'avancement dans la hiérarchie, même si l'on rencontre toujours des contre-exemples plus ou moins spectaculaires; en même temps, le sérieux dans la pratique disciplinaire augmente de toute évidence sa

cohérence et contribue à un équilibre qui favorise la qualité des contenus scientifiques.

Prenons, comme exemple concret, le cas de la philologie et de l'histoire linguistique – les domaines littéraires me sont bien moins connus – dans l'organisation académique de la France et de l'Allemagne actuelles: en France, il existe, grâce à un certain nombre d'individus, une recherche de pointe de grande qualité, mais celle-ci est nettement séparée de l'enseignement universitaire. La séparation du CNRS – en tant qu'organisme de recherche – des universités, classes préparatoires de lycée et Grandes Écoles – en tant qu'organismes d'enseignement – a pérennisé cette rupture entre les deux mondes, néfaste pour l'un et l'autre. Les questions d'histoire linguistique posées dans les concours de CAPES ou d'agrégation n'ont d'intérêt véritable ni pour de futurs professeurs de collège, ni encore pour de futurs chercheurs; d'ailleurs, ces questions n'ont pas fondamentalement évolué au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Un enseignement universitaire qui vise l'apprentissage par cœur de données préétablies, et non la confrontation avec des interrogations continuellement renouvelées, ne procure pas un grand enrichissement aux hommes qui devront construire la société de demain. Dans ces conditions, les finalités de la philologie qui impliquent la société dans son ensemble, sont perdues.

En Allemagne, la situation est néanmoins encore plus inquiétante puisque les universités tendent à abandonner les contenus de la philologie traditionnelle: l'apprentissage de l'ancienne langue française et du latin, les exercices d'édition, la lexicologie historique et l'étymologie. Un tel abandon ne tient pas compte de l'intérêt intrinsèque de ces sous-disciplines dans le cadre général des sciences linguistiques et littéraires. Par ailleurs, cette évolution inquiétante coupe court à toute réflexion sur les qualités éthiques dans la pratique philologique.

Mais les choses ne sont pas simples: si la philologie semble occuper actuellement une place aussi réduite dans le monde intellectuel, non seulement de la France et de l'Allemagne, mais aussi d'autres pays, c'est peut-être justement parce qu'elle n'a pas su faire suffisamment valoir, par exemple, son potentiel identitaire, son utilité pour la formation de concepts complexes ou son intérêt pour encourager la créativité de l'homme. Dès que l'on s'interroge sérieusement sur les qualités de la philologie et sur ce qui manquerait au monde intellectuel si les contenus de cette science n'étaient plus connus par personne, son apport constitutif

pour la société moderne transparaît plus clairement. Pour dire les choses de manière abstraite, chacune des trois fonctions basiques du langage d'après Karl Bühler, sociale, cognitive et créative, peut être enrichie par cette discipline<sup>17</sup>.

## 5. Conclusions

1. Les évolutions actuelles de la politique universitaire des différents pays européens ne sont certainement pas encourageantes, mais je suis convaincu que nous autres philologues nous défendons mal: nous ne nous rendons pas compte du rôle que nous avons à jouer et nous n'acceptons pas, justement, la dimension socioculturelle, identitaire et – en dernière instance – démocratique de notre discipline. Former des étudiants, cela veut dire former *tous* les futurs professeurs du primaire et du secondaire ainsi que *tous* les protagonistes du monde de l'écrit et des médias; écarter de cette formation des principes de type axiologique ou encore des enseignements non appliqués ne me semble pas de bon augure. Il n'est pas suffisant que les hommes et les femmes d'une société soient alphabétisés pour que celle-ci ait une vie intellectuelle digne de ce nom. La complexité du monde moderne n'est rendue possible que par la formation avancée d'un grand nombre de personnes, entre autres dans les domaines de l'écrit et des textes élaborés.

2. Il n'est pas question ici – c'est l'enseignement de notre réflexion anthropologique – des individus particuliers. Certes, un chercheur ou un professeur sympathique plaira toujours plus qu'un chercheur antipathique, mais ce n'est guère une dimension à prendre en compte. En revanche, il est légitime de souhaiter des chercheurs et des enseignants conscients d'une mission en cohérence avec les principes éthiques intrinsèques à leur discipline. Je crois qu'il est possible de mettre en avant ces qualités éthiques dans l'enseignement universitaire; ma conviction personnelle va même jusqu'à croire qu'il est juste et utile de défendre, à l'aide et grâce à une discipline comme la philologie, des valeurs démocratiques et de sens civique.

---

17 Cf. Martin-D. Gleßgen: «Épilogue: à quoi sert la linguistique (historique)?». In: M.-D. Gleßgen, *Linguistique française et romane, op. cit.*, en préparation, chap. 4.2.6.

La Science ne fonctionne certes pas de la même manière que la démocratie; mais elle fonctionne particulièrement bien dans des conditions démocratiques. Il est clair que l'apprentissage en linguistique et dans les sciences auxiliaires de la philologie doit rester au premier plan; sinon, l'enseignement disciplinaire n'aurait pas d'utilité. Mais en même temps, je crois qu'il faut replacer cet enseignement dans un contexte plus général, pour que la philologie puisse non seulement fonctionner, mais encore garder à long terme tout son contenu et tout son sens.